

Basilic Instinct

PAR JEAN-CLAUDE IZZO

J'ai grandi dans l'odeur du basilic. Comme tous les enfants du Sud. Ma mère, quand elle revenait du marché, en ramenait deux ou trois pots, qu'elle plaçait sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. C'était sa place, au basilic. A l'ombre des persiennes, entrebâillées dès le printemps. J'ai appris, plus tard, que son odeur chassait les insectes.

Plus tard, j'ai appris bien d'autres choses encore. Par exemple que, jusqu'à la Révolution, le basilic était une plante royale. Il ne pouvait être cueilli qu'avec une serpe d'or, et seulement par une personne de haut rang. Mais j'imagine que les roturiers n'ont pas attendu l'An I de la République pour en émietter les feuilles au-dessus de leur assiette ! Le bon goût et les bonnes odeurs, ça s'acquiert d'instinct. Et le basilic, quand on l'a reniflé une fois, on ne peut plus s'en passer.

C'est mon cas. Dès que je ne le sens pas dans la maison, il me manque. A la toute première tomate venue, il m'est nécessaire. Quelques gouttes d'huile d'olive sur les *pomodori* bien rouges, deux ou trois feuilles émiettées par-dessus, un quignon de pain, de la veille, frotté à l'ail, et valsez papilles ! Je ne connais pas de bonheur plus simple. Le premier qu'offre le basilic. Les autres vous damneront. Sans doute comme ce pauvre hère surpris à grappiller quelques plants dans le potager de Son Excellence pour faire un pistou pour sa soupe, ou peut-être, tout simplement, pour accompagner ses spaghettis.

Je ne vous l'ai pas dit encore, mais pour les catholiques au nez fin, le basilic est associé au péché. Sans doute parce que sa fragrance appelle à la quiétude. A la sieste. Il suffit, le repas fini, de tirer les volets sur la chaleur de l'après-midi. Et d'avoir pensé au pot de basilic sur le rebord de la fenêtre de la chambre. Dans l'ombre parfumée de la pièce, la vie devient alors plus simple. Comme le plaisir d'aimer. Soyez sans crainte, ni l'abus de basilic ni l'abus d'amour ne nuisent gravement à la santé.

22 juillet 1997.



Bernard Plossu, *Porquerolles*, 1976.